

JOSEPH MAIRE

SOUVENIRS D'ALGER



PARIS

CHALLAMEL AINÉ  
LIBRAIRIE ALGÉRIENNE ET COLONIALE

5, RUE JACOB ET RUE FURSTENBERG, 2

1884

## VIII

### BLIDAH — LES GORGES DE LA CHIFFA — SIDI-FERRUCH LA TRAPPE DE STAOUËLI

La tradition veut, qu'habitant Alger, on aille voir Blidah et les gorges de la Chiffa, je m'en souciais peu, poursuivi par le souvenir désobligeant de plusieurs excursions de même espèce, non moins traditionnelles, j'y suis allé pourtant pour échapper à l'obsédant cauchemar d'un dithyrambe éternel non contrôlé.

« Comment ! vous ne connaissez pas encore les splendeurs de la Mitidja, les orangeries de Blidah, les horreurs de la Chiffa, mais c'est une profanation, un sacrilège, un crime de lèse-nature ! Courez, courez vite ! » Je pressentais bien qu'on me pressait trop et qu'il n'y avait pas de quoi courir, j'ai tenu à en être sûr et à pouvoir le dire. J'ai parcouru en France et ailleurs pas mal de plaines et de vallées célèbres, différant d'aspect, plus ou moins dignes de leur célébrité, empruntant toutes leur charme principal au luxe de la végétation, à la gaité des eaux vives, des oiseaux et des troupeaux, à la largeur et à l'originalité des points de vue ; rien de semblable dans ce coin de la Mitidja que j'ai vu en courant. Du chemin de fer aux montagnes prochaines, le sol s'étend,

jaune, sec, poudreux, sur une ligne d'une horizontalité désespérante, çà et là rompue par le groupement de trois eucalyptus, de quatre platanes et d'une demi-douzaine de palmiers qui ressemblent à des bouquets de poil oubliés par le rasoir du temps le long d'un crâne octogénaire et très évidemment se groupant ainsi pour échanger en voisins oisifs les rares cancans de leur désert. Les poteaux du télégraphe semblent être, comme harmonie de calvitie et de couleur, les arbres vrais de cet endroit-là, on dirait les autres en visite. Un « Oued » (rivière) atteste par un lit de cailloux blancs, à physionomie d'ossuaire, le passage du torrent disparu. Un Arabe maigre, drapé dans un burnous sale, avec une petite charrue traînée par de petits bœufs, égratigne la terre sans bruit, ou n'entend pas d'oiseaux, on ne voit guère de troupeaux. Les montagnes étalant toutes la nudité de leurs entrailles couleur chocolat, coupent brusquement l'horizon de leurs arêtes dures, sans aucune image reposante de second plan. C'est étrange, ce n'est pas beau. Et pourtant, quand on regarde avec des yeux d'artistes qui sont les mêmes que ceux de la foi, on voit ou on croit voir, sous le flamboiement du soleil dans l'azur, la poussière du sol se pailletter d'or, les cailloux de l'Oued se pailletter d'argent, les bouquets d'arbres et les silhouettes de l'attelage arabe grandir, se détacher avec une netteté violente, se colorer de nuances changeantes comme à travers un prisme, le chocolat lointain passer au pourpre et du pourpre au violet : la lanterne magique de la grande lumière ! On m'affirme que je suis injuste, qu'on comprendrait mes critiques s'adressant à la vallée du Chélif, mais que j'aurais dû les épargner à la Mitidja, que du reste j'ai eu tort de venir en octobre, que quelques mois plus tôt, les moissons, des moissons superbes, réjouissaient l'œil et qu'il en pousse deux par an ; c'est possible. On ajoute que l'humus y a jusqu'à trois mètres d'épaisseur, ce qui est capital au point de vue agricole ; je n'en disconviens pas. Mais, que voulez-vous, il y aurait encore plus de moissons et plus d'humus que vous n'en feriez pas un paysage. Il reste la ressource de se

placer au point de vue agricole. Comment s'y prend-on ? J'avoue que je n'en sais rien du tout, l'éducation était si négligée de mon temps.

Blidah, que les Arabes appellent « Hourida » (petite rose) et encore « El Moumissa » (la prostituée), est un gros village de six à sept mille habitants entouré d'une muraille blanche, coquettement posé dans un massif de verdure, au pied de montagnes moins rapprochées, moins nues et moins tristes que celles d'Alger. Les orangers, les fameux orangers ne sont pas des mythes, je les ai vus cachant l'or de leurs fruits sous le vert lustré de leur feuillage, égayant la campagne, les avenues et les places, réveillant chez le touriste surpris le fabuleux et si lointain souvenir des Hespérides. Je n'ai pas eu de peine à croire qu'au temps de la floraison ils embaument l'atmosphère à plusieurs lieues à la ronde. Il y a aussi de l'eau à Blidah, il y a même des jets d'eau, ce qui paraît insolent quand on pense à la soif d'Alger. Il y a encore au dépôt de remonte des étalons blancs et noirs, arabes et syriens, de gracieuse et fière allure. Il y a enfin dans un jardin public, surnommé, on n'a jamais bien su pourquoi : *Le Bois Sacré*, un peu plus grand que le tablier d'une ménagère bretonne, quelques oliviers centenaires dont les torsions et l'échevellement pittoresques se prêtent à de jolis jeux d'ombre et de lumière et qui rappellent à s'y méprendre ces arbres fantastiques à figures et à expressions humaines, jetés à profusion dans les paysages de Gustave Doré. Quand vous avez vu cela, ce qui n'est pas long, vous êtes en règle avec toutes les curiosités, toutes les beautés de l'endroit, il ne vous reste qu'à prendre le train, à moins que vous ne trouviez un plaisir quelconque à respirer plus longtemps l'air de ce Landerneau d'Afrique, plein du va-et-vient des soldats, de la clameur des trompettes et du roulement des tambours, invariablement désert et sombre dès huit heures du soir. Quant à la prostitution, vous lui chercheriez en vain ce charme particulier qu'elle avait sans doute avant la conquête et qui lui a valu sa renommée. Les Mauresques qui se dévouent à éteindre les ardeurs de nos troupiers ont perdu à cet

exercice toutes les formes de la femme, ce sont des tas. Je ne sais rien de plus étonnant que leur avachissement si ce n'est le courage de leur clientèle. Les officiers garçons vivent presque tous provincialement, platement, avec des commises-voyageuses en plaisirs, venues d'Alger ou de France. Blidah, Houridah, Moumissa, n'est-ce pas que je t'ai bien dépeinte !

\*  
\* \*

On arrive en deux heures aux gorges de la « Chiffa », en passant par l'auberge du *Ruisseau des Singes* où la tradition veut qu'on déjeûne. La tradition a tort une fois de plus. Un artiste inconnu « qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a pas revu », un officier, je crois, a peint sur les murailles de la salle à manger des groupes de singes acrobates, musiciens, amoureux, d'un joli dessin mouvementé et spirituel, mais il serait tout à fait inexact de dire que la vue n'en coûte rien. Déjeûner plus que médiocre et plus que cher. Le sel, dont la cuisine manque, se retrouve libéralement sur la note. Au moment de partir, le capitaine d'état-major qui m'accompagne, pris d'une douleur subite, se frotte nerveusement la jambe droite traversée par une balle en 1870, et ponctue cette pantomime par une kyrielle de plaintes et de jurons : « Mille tonnerres ! mille bombes ! souffrir par un si beau temps ! Il doit y avoir un Prussien dans les environs. » Et il me raconte que, depuis sa blessure, l'approche de l'ennemi héréditaire et l'approche de l'orage lui ont toujours produit le même effet. Inexplicables phénomènes du magnétisme ! Il jurait et se frottait encore que nous voyons surgir un personnage taillé en flûte de Pan, flottant dans une redingote longue, les yeux abrités sous de grosses lunettes bleues, les cheveux

jaunes et plats, tout à fait l'apparence si souvent décrite d'un inscrit au budget des reptiles. Il a, quand il s'adresse au garçon, l'accent de son apparence. Pour plus de sûreté, nous jetons un regard indiscret sur le registre de l'auberge où il loge depuis plusieurs jours, et nous y lisons cette mention d'une écriture ferme, respirant l'orgueil et le défi : « Wilhelm Moser, photographe, né et demeurant à Berlin. » — « Allons-nous-en ! » hurle le capitaine exaspéré, et, après deux heures de promenade, nous nous dirigeons vers les gorges de la Chiffa. Des gorges assez profondes avec des cailloux blancs assez nombreux, lavés par une eau discrète. En haut : des collines maigrement couvertes de petit gazon, de petites racines et de petits arbres, habitées, dit-on, par des singes que nous n'avons pas vus, et que je soupçonne d'être fournis par l'établissement voisin les jours où passent des voyageurs d'importance. De distance en distance, le long des crêtes, quelques naïades exilées là pour leurs péchés vident leurs urnes goutte à goutte, des urnes qu'elles doivent remplir de leurs larmes, et, dans ce pays de la soif, ces gouttes s'appellent des cascades. Les journaux d'Alger, qui ne doutent rien, parlent de les utiliser en leur appliquant le principe récemment découvert du transport des forces à grande distance au moyen de l'électricité. « Voyez-vous — s'écrie l'un d'eux, dans un accès de lyrisme comique — voyez-vous les cascades de la Chiffa faisant tourner les moulins d'Alger ! » Si la Garonne avait voulu, elle aurait dégélé le pôle ; la Garonne n'a pas voulu... Il est à craindre que l'eau de la Chiffa, malgré les sollicitations de l'électricité, ne veuille pas faire tourner les moulins d'Alger. Paysage décevant, somme toute, où je ne trouve guère à admirer que la route hardie creusée par nos soldats, et les jeux superbes, toujours superbes, de la grande lumière africaine. Subitement, à cinquante pas devant nous, se dresse un appareil photographique, et debout, derrière, le jaune et long personnage de tout à l'heure. Le capitaine se refrotte rageusement la jambe, et, les yeux étincelants, les dents serrées, semble se demander si le moment n'est pas venu de com-

mettre un crime patriotique. Son slougui, répondant, quand il répond, au nom de « Zarzour » (étourneau), le regarde, et, sans un mot, sans un signe, comme par une intuition mystérieuse de la pensée de son maître, s'élançe au milieu d'une douzaine de petits ânes qui passent par-là d'aventure, et, sournoisement, en jette un sur l'appareil qui dégringole au fond de l'Oued, accompagné par toutes les expressions d'un désespoir prussien de première classe. « Va mieux, va mieux ! » flûtait le capitaine en continuant sa friction, mais en y mettant cette fois la lenteur d'une caresse. Ce n'est pas cela, je le sais trop, qui nous rendra l'Alsace et la Lorraine ; que voulez-vous ! en attendant, cela fait plaisir tout de même. Fromentin s'irritait de rencontrer un Auvergnat jouant de l'orgue dans la vallée de la Mitidja, moi, qui n'ai ni le même enthousiasme, ni le même besoin de recueillement, j'ai su gré à cet Allemand d'avoir animé par la catastrophe de son appareil les solitudes et les vulgarités de la Chiffa.

\* \* \*

De l'autre côté d'Alger, après la pointe Pescade, les montagnes qui, depuis si longtemps, se dressent en face et tout près de la mer, tristes et nues comme un mur de collègue ou de prison, lourdes et oppressives comme si on les avait sur les épaules, s'éloignent, s'abaissent et laissent à la vue délivrée un champ plus vaste. On traverse Guyotville, Staouëli, deux petits villages tout blancs, tout propres, tout gais, ornés de fontaines qui coulent à pleins bords, et on arrive, dépassant le cap Caxine, à la baie de Sidi-Ferruch. Débarquement de l'armée française, 14 juin 1830. Quel désert ! Quel silence ! Une femme énorme échouée comme pour la défendre,